19

DISCOURS PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE

M. LE PROFESSEUR ROSTAN

Au nom de la Société médicale des hôpitaux de Paris

Par le Docteur VIGLA

MÉDECIN DE L'HÔTEL-DIEU

La *Société médicale des hôpitaux* compte M. Rostan parmi ses membres fondateurs, et a eu l'honneur d'être présidée par lui. Elle a voulu, au jour des suprêmes adieux, rendre hommage à celui qui s'empressa de venir partager nos travaux, alors que, depuis longtemps déjà professeur, médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, il occupait l'un des premiers rangs de la hiérarchie médicale, à un âge où d'ordinaire l'homme regarde avec plus de complaisance le passé que l'avenir. C'est que, fidèle aux principes de toute sa vie, ami sincère du progrès, il suivait avec sollicitude tous les efforts qui tendaient à agrandir le domaine d'une science qui lui était chère, à élever le niveau moral d'une profession qu'il regardait comme honorable entre toutes.

En lui nous aimions à contempler l'un des représentants illustres de l'époque orageuse, mais féconde, qui a précédé les jours calmes et un peu froids que nous voyons aujourd'hui. Il avait pris une part active aux luttes scientifiques soulevées par le bouillant auteur de la doctrine physiologique. Il était, à nos yeux, l'un des fondateurs et l'une des gloires de l'École de Paris.

Combien M. Rostan aimait à se reporter à cette phase si brillante de sa vie, qui se déroule, de 1815 à 1832, dans ce vieil hospice de la Salpêtrière, où il grandit à côté de Pinel son

maître! Admirablement doué par la nature, qui lui avait donné ce qu'elle réunit rarement, une grande force physique et une grande intelligence, préparé par une forte éducation classique, né avec un goût prononcé pour les arts, il mène de front les travaux les plus divers. Pour ce qui est du médecin, il partage son temps entre les salles de malades, l'amphithéâtre des autopsies et le cabinet d'étude. Dans sa pensée, les sciences physiques et naturelles renferment des connaissances presque aussi indispensables à celui qui se consacre à la médecine que l'anatomie et la physiologie; il s'y livre avec ardeur et puise dans leur étude approfondie des règles applicables à la conservation de la santé de l'homme; il en fait le sujet d'un de ses premiers ouvrages : le *Cours élémentaire d'hygiène* (1822; in-8°, 2 vol. — *Ibid.* 1828; in-8°, 2 vol.).

Quant aux bases sur lesquelles doit reposer la pathologie, son esprit sévère et positif les cherchera, autant que possible, dans les altérations de nos organes, d'une part, et, de l'autre, dans les souffrances qui s'y rapportent, c'est-à-dire dans l'anatomie et la physiologie pathologiques. C'est sur ces assises solides qu'il établit les fondements de *la médecine organique*, c'est avec leur secours qu'il porte le diagnostic à un degré de précision inconnu aux générations qui nous ont précédés, et dans lequel nous voyons encore avec raison une source inépuisable de progrès à venir.

C'est à cette confiance inaltérable, à cette foi profonde dans l'excellence de sa doctrine qu'il doit sa plus belle récompense scientifique, l'honneur d'avoir découvert la maladie connue sous le nom *de ramollissement du cerveau* (*Recherches sur une maladie encore peu connue, qui a reçu le nom de ramollissement du cerveau;* Paris, 1820, in-8°, p. 181. — 2e édit. augm., *ibid.* 1823, in-8°); et telle est la perfection de ses descriptions, la sobriété et la rigueur de ses appréciations, que les travaux nombreux publiés depuis sur le même sujet ont pu ajouter à son œuvre, mais n'ont eu à redresser ou à contredire aucune de ses assertions. M. Rostan avait 30 ans quand il publia cet ouvrage important qui lui assure une place distinguée dans l'histoire des découvertes de la médecine.

C'est dans le même esprit qu'il étudie toutes les maladies du corps humain, et il publie, en 1826, sa première édition du *Cours de médecine clinique*. (*Traité élémentaire de diagnostic, de pronostic et d'indications thérapeutiques, ou cours de médecine clinique;* Paris, 1826, in-8°, 3 vol. — 2e édit., *ibid.*, 1830, in-8°, 3 vol.).

Ces trois ouvrages, et divers mémoires publiés dans les journaux de médecine, plusieurs articles de la première et de la deuxième édition du *Dictionnaire de médecine*, tous remarquables par la clarté et l'exactitude de la partie descriptive, par la pureté et l'élégance du style, suffisaient à fonder légitimement la réputation du médecin et du savant, et cependant le professeur, dans M. Rostan, était déjà bien supérieur à l'auteur et avait toutes ses préférences. Il fallait que son enseignement eût un attrait bien puissant pour qu'une assistance nombreuse se portât, en hiver, à huit heures du matin, à cet hospice de la Salpêtrière : il m'a souvent dit qu'il avait trouvé dans cet empressement des élèves à braver la distance et les rigueurs de la saison l'une des plus douces émotions de sa vie. C'était dans ces mêmes années qu'une école rivale, celle de Broussais, attirait au Val-de-Grâce une foule non moins compacte, la même peut-être, à des leçons également brillantes : années de luttes, d'hésitations, de partage où les drapeaux de la médecine physiologique et de la médecine organique

étaient tenus par deux vaillants athlètes qui devaient, un peu plus tard, entrer à la Faculté par deux portes différentes.

Le concours, rétabli après la Révolution de 1830, valut à M. Rostan de nouveaux succès, de nouveaux triomphes, et une chaire de clinique à la Faculté de médecine. C'est dans ses leçons officielles que j'ai pu, comme beaucoup de ceux qui m'écoutent, apprécier ses rares qualités de professeur. Il avait atteint dans l'enseignement particulier sa complète maturité, mais il eut le don de la conserver jusqu'au moment où la maladie vint briser ce que l'âge aurait encore longtemps respecté. Ses dernières leçons captivaient autant l'attention de la génération présente que celles qui l'écoutaient dans sa jeunesse. C'est qu'il avait à un haut degré la puissance d'intéresser, d'initier les auditeurs à l'objet de la leçon. Jamais professeur ne fut plus essentiellement clinicien. Il excellait à exercer les élèves à l'examen et à l'interrogation des malades, à la pratique minutieuse de tous les procédés d'exploration nécessaires au diagnostic dont il faisait la base de la clinique. Il les interrogeait, contredisait et développait ainsi en eux un esprit de sage critique, formait leur jugement. Quel charme et quel intérêt il savait donner à ces consultations de docteurs en herbe! Comme il aimait passionnément son art, il savait également le faire aimer. Mais aussi comme il était toujours simple, toujours clair, ennemi des mots vides de sens, de ce qu'il appelait le galimatias double ! comme il avait le bon esprit d'épargner aux débutants les difficultés, les subtilités! A défaut des cas les plus simples, ce que la nature ne fournit pas toujours, il se tenait, dans les cas difficiles et compliqués, à ce qu'il y avait de simple et de saisissable, laissant le reste à la science de l'avenir. Il voulait que ses leçons fussent accessibles à tout élève possédant les premiers éléments d'anatomie et de physiologie. Ce qu'il voulait apprendre, en un mot, c'était la manière d'apprendre, et certes nul n'y a réussi mieux que lui.

Ajoutons aussi, pour expliquer ses succès, que M. Rostan avait une élocution naturellement facile, ce qui ne le dispensait pas de préparer laborieusement ses leçons. Il avait aussi les qualités de l'orateur, le débit animé, le geste approprié, le jeu de la physionomie, l'enthousiasme, qualités que l'enseignement clinique, au premier abord, ne semble pas comporter, mais dont il tirait un grand secours pour captiver son auditoire. Et puis, il avait ce qui attire : de la dignité et même une certaine fierté dans le maintien, la distinction et l'élégance des manières, une tenue toujours irréprochable. Jamais maître ne fut à la fois plus bienveillant et moins familier. Passionné pour les belles-lettres et les beaux-arts, il avait l'horreur du grossier, du commun et même du sans-gêne en toute chose. Doux et charitable aux malades de l'hôpital, d'une politesse exquise pour les gens de service, d'une indulgence affable pour les élèves, on n'entendit jamais sortir de sa bouche une personnalité blessante, jamais une critique acerbe. Quelle douceur, quelle tempérance de manières dans une nature ardente comme l'était celle de M. Rostan ! C'est là une rare association d'éléments en apparence incompatibles, et qui, si je ne me trompe, était un des traits les plus saisissants du caractère de M. Rostan.

Avec un tel apanage, M. Rostan devait arriver à la clientèle, et, par elle, à la fortune. Mais il faut encore dire à sa louange la plus méritée que son humanité franchissait les portes de l'hôpital, que son désintéressement était bien connu et que sa bourse fut toujours largement

ouverte aux infortunés, surtout à ceux de la profession. Le bien que l'on pourra dire de lui à cet égard sera probablement toujours au-dessous de la vérité.

Avec cette réunion de qualités solides et brillantes, pardonnez-moi, Messieurs, mais il fut si bon pour moi, que j'allais dire avec ces perfections, M. Rostan dut être heureux, et il le fut jusqu'au jour marqué pour tous, un peu plus tôt, un peu plus tard, où se manifestent les signes précurseurs de la catastrophe finale. L'incubation fut longue. Touché légèrement d'abord il y a six ans, puis et à plusieurs reprises de plus en plus fort par le doigt de la mort, à la tête, comme cela arrive souvent aux hommes d'élite, il reconnut le coup et se résigna. Sa digne compagne et sa fille adorée lui aidèrent à supporter patiemment cette épreuve suprême destinée à le montrer sous un jour nouveau, mais encore à son avantage. Il y a quelques mois, il voulut voir son neveu, le fils de sa sœur, l'honorable docteur d'Astros, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Marseille, qui continue dans cette ville, le berceau de la famille de M. Rostan, les nobles et saines traditions de son oncle, et qui accourt aujourd'hui pour remplir près de sa tombe un pénible devoir.

A mesure que le moment de la séparation approchait, M. Rostan voulut voir plus souvent ses amis, et il en avait beaucoup; il dépouilla vis-à-vis de ses élèves cette retenue que semblaient lui imposer les convenances magistrales pour les traiter en amis, en véritables enfants; et quand la parole lui refusa l'expression de ses sentiments si affectueux pour ceux qui venaient le visiter, il y suppléait en leur pressant la main avec effusion.

C'est ainsi que nous avons vu s'éteindre, après une agonie morale de plusieurs années, pieusement résigné, l'homme de bien, le grand médecin, le professeur éminent que nous pleurons aujourd'hui. Il est mort pour nous, mais non pour l'honneur de notre profession, pour l'histoire de notre art à laquelle son nom appartient déjà depuis longtemps.

EXTRAIT DE L'UNION MÉDICALE (NOUVELLE SÉRIE)

Année 1866

PARIS. — Typographie FÉLIX MALTESTE et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.